

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

DEPUIS LES PREMIERS ESSAIS DE COLONISATION

JUSQU'À L'ADOPTION DE LA CONSTITUTION FÉDÉRALE

1620-1789

HISTOIRE
DES
ÉTATS-UNIS

PAR
ÉDOUARD LABOULAYE

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR DE LÉGISLATION COMPARÉE AU COLLÈGE DE FRANCE

TROISIÈME ÉDITION

DEUXIÈME ÉPOQUE
LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE
1763-1782

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
QUAI DE L'ÉCOLE, 28

—
1868



PRÉFACE

Il y a déjà dix ans que j'ai imprimé l'*Histoire des Colonies anglo-américaines*, en annonçant la prochaine publication de l'*Histoire de la Révolution de 1776*, suivie de l'*Histoire de la Constitution des Etats-Unis*. Des travaux multipliés et plus urgents peut-être m'ont empêché de tenir plus tôt la promesse que j'avais faite. Du moins ai-je profité de ce retard involontaire pour étudier de nouveau ces grandes questions; j'en ai fait l'objet de mes leçons au Collège de France pendant les années 1863 et 1864; c'est ce cours, favorablement accueilli par une nombreuse assistance, que je sou mets aujourd'hui à tous les amis de l'Amérique et de la liberté.

En 1863, il fallait une certaine témérité pour choisir un pareil sujet. On n'a pas encore oublié la crise que traversaient les États-Unis: la guerre civile déchirait l'Amérique, des milliers d'hommes s'entre-tuaient pour maintenir ou détruire l'œuvre de Washington, tandis qu'en Europe les politiques semblaient heureux et fiers de prophétiser la ruine de l'Union. Pour une école toute puissante sur le vieux continent, quelle joie de voir tomber la plus grande et la plus heureuse république que le monde eût jamais vue! Comme il était doux d'annoncer

et de prouver par les faits que la prétention de se gouverner soi-même, sans roi, sans noblesse, sans armée, sans administration hiérarchique, sans dette publique, était chez un peuple la plus vaine et la plus dangereuse des chimères ! Depuis soixante-dix ans, il est vrai, la liberté la plus entière donnait aux États-Unis la richesse, la grandeur et la paix. Mais ce n'était là qu'un accident : la ruine de l'Union prouvait enfin, et sans appel, qu'une république est hors d'état de supporter la guerre civile ou la guerre étrangère ; que les peuples sont incapables de se conduire eux-mêmes, et qu'ils sont faits pour être menés par des maîtres, des fonctionnaires et des soldats. Leur salut est dans leur obéissance ; leur liberté dans leur soumission. Il n'y a de pratique et de vrai que la politique de Hobbes et de Bossuet.

Cette joie prématurée, ces espérances hasardées, toute cette agitation et tout ce bruit n'ont point ébranlé les convictions de ma jeunesse, convictions fortifiées chez moi par l'âge et la réflexion. Je ne dirai point que je n'ai pas tremblé pour les États-Unis : j'ai vu plus d'une fois le bien échouer et le mal réussir ; mais quelque chose me disait que Dieu n'abandonnerait pas un peuple qui combattait pour affranchir quatre millions d'hommes, un peuple qui représente la liberté dans le monde, comme la Grèce y représente les arts, et Rome la conquête et la domination. L'histoire de l'Amérique, cette histoire si peu connue en France, me donnait bon espoir, et, ne pouvant servir les États-Unis que de loin, j'essayais au moins de faire partager ma foi à ceux qui ne se laissaient point emporter par le succès du jour, et qui osaient croire avec moi au triomphe final de la justice et de la liberté.

« Amérique, a dit Goethe¹, tu es plus heureuse que